

—Elle doit l'être toujours.

—Si vous croyez que tout le monde s'occupe de vos saletés, gronnala de façon indistincte le valet, que l'observation de son maître rendait plus maugréux encore.

—Allons ! Faisons vite, je n'ai pas de temps à perdre.

—Jolie occupation ! ajouta Conrad en sourdine, tout en obéissant à son maître.

Sur une table de dissection le corps de Mirko était étendu.

Le cou gonflé du bandit, ses yeux glauques, sa bouche convulsée, le rendaient plus hideux encore, maintenant qu'il était passé à l'état de cadavre.

—Allons, aide-moi.

Et M. de Malthen et Conrad devêtirent le corps, qui fut étalé, alors, au travers de la nappe blanche, sur la clarté de laquelle trancha cette peau très brune, presque noire.

—Que c'est peu de chose que la vie ! Et combien bizarre ! murmura le comte. Voilà un gaillard qui était taillé pour vivre cent ans ! Quels pectoraux ! Quels biceps ! Et ces hanches ! un colosse !

Avec un mouvement d'épaules, un sourire et aussi une grimace de dégoût :

—L'alcool a eu raison de tout cela ! L'alcool qui détruit et brûle les forces les plus solides, les plus durables ! Si le monde vit mille ans encore... et si l'on ne trouve pas le moyen, non pas d'enrayer, mais de détruire, d'annihiler l'empoisonnement de l'alcool, les générations humaines se résoudront dans l'alcoolisme et la folie... C'est ennuyeux de ne pouvoir assister à ce spectacle... Ça sera très drôle !

—Pour vous, peut-être, mais pas pour tout le monde.

—Demain matin, dit M. de Malthen, je me livrerai à des expériences intéressantes sur le cerveau et les nerfs et les muscles de ce soûlard. Donc, en attendant, il faut mettre la tête de côté.

Et au moyen d'un grand couteau anatomique, avec une sûreté de main violente, il opéra la section du cou, arrivant ainsi à la séparer des premières vertèbres.

Puis, saisissant la tête par les cheveux, tandis qu'un filet de sang s'écoulait et s'étendait le long de la nappe, il la déposa de côté en un plat de faïence, et se mit à nouveau au travail avec cette patience froide et cet intérêt calme que les savants apportent, en même temps qu'une raisonnée passion, à leurs découvertes et à leurs expériences.

Elles durèrent, ce soir-là, de longues heures, et se prolongèrent fort avant dans la nuit.

Enfin, Conrad n'y tenant plus :

—Excellence, dit-il, je vais commettre quelque maladresse, laisser tomber quelque flacon, causer un irréparable désastre. Je n'en puis plus, la tête me tourne ; si ça devait continuer longtemps encore, je crois que je perdrais connaissance.

M. de Malthen, avec un hochement d'épaules accusant sa mauvaise humeur, s'arrêta dans ses expériences, que nous nous sommes bien gardé de décrire, et sans même prendre la peine de répondre au valet, se lava soigneusement les mains, enleva son tablier et quitta le laboratoire.

—En voilà, un métier ! jura Conrad, quand le maître se fut retiré. Que le diable l'emporte, lui et ses cadavres ! Est-ce pas malheureux ! Etre riche à on ne sait combien de millions et s'amuser à charcuter ainsi ! S'il le faisait tout seul, encore ! Mais obliger les autres à charcuter aussi ! Il faut en avoir une santé ! Il finira complètement fou, ce bonhomme-là ! Et on serait dans le cas... des héritiers éloignés pourraient bien attaquer le testament... Faudra voir ! Faudra voir ! Je sais où il se trouve, le testament ! La copie, du moins... Monsieur le comte me l'a montrée à diverses reprises... Oui, faudra voir... Parce que, la folie du susdit... ça tournerait au très vilain pour moi !

Et là-dessus, M. Conrad s'en fut coucher à son tour, ruminant, il ne savait trop lui-même, quels vagues projets.

Très fatigué, maître Conrad, éreinté même, ne tenant plus debout, après les événements de cette très agitée journée.

Il fallait qu'il fût bien à bout de forces et rompu pour oublier, tout en fermant les portes, de ne pas éteindre les réflecteurs qui éclairaient à plein jour blanc tout le laboratoire.

Alors, quand le bruit des pas de Conrad se fut éteint dans le lointain, lorsque la sinistre maison de Retzow fut retombée dans le calme et le nocturne silence, la nappe de la table d'autopsie lentement se souleva et laissa passer la tête convulsée de Zorka.

Hideuse elle était, la Tzigane !

Le sang de Mirko, ce mince filet, qui, de la tête coupée avait filé, puis goutté sur la nappe, avait taché son front. Ses joues, son linge souillés, la marquant elle-même de larges plaques dont elle ne semblait pas avoir conscience, en l'état d'affolement où elle se trouvait encore.

Le soupir si longtemps contenu dans son cœur déchiré s'échappa enfin de sa poitrine.

Puis, allant à la tête, à cette tête hideuse, que la mort rendait

plus effroyable encore, elle la prit dans ses bras, et longuement l'embrassa.

—Mirko ! oh ! mon Mirko, dit-elle tout bas en sanglotant... ce n'était pas assez de la mort ! Il l'a tué ! Oui, il l'a tué ! S'il ne t'avait pris tout ton sang... tu serais revenu à la vie ! Oh ! le démon, oh ! le maudit ! Oh ! Mirko ! Mirko ! pourquoi as-tu quitté celle qui tant t'adorait !

La porte était fermée, mais, s'emparant de l'un des couteaux de dissection, avec sa force nerveuse, au moyen de deux ou trois pesées, elle réussit, sans bruit, à faire sauter la compliquée serrure.

Alors, elle reprit la tête de Mirko, l'enveloppa dans un pan de sa longue gandoura, et disparut dans ces couloirs, sombres maintenant, dont elle connaissait tous les secrets et les méandres.

Le lendemain matin, le jour n'était pas depuis longtemps levé, que M. de Malthen, avec cette âpreté que la nature a mise au cœur des savants et des maniaques, les uns parfois ne vont pas sans les autres, se levait et revenait au laboratoire.

La serrure brisée, la disparition de la tête de Mirko lui apprirent suffisamment ce qui s'était passé.

Zorka était venue, Zorka s'était introduite dans le laboratoire, Zorka... Zorka avait disparu !

Et des coups de sonnette électrique réveillèrent aussitôt ce paresseux de Conrad, qui, les yeux encore bouffis, se présenta après de réitérés appels, devant son maître, en proie à une méchante humeur bien plus violente encore que la veille.

Il arrivait, traînant la savate, de mauvais gré, en valet mécontent et insoumis, semblant vouloir dire avec cette insolente impudence des Frontins de l'ancienne comédie :

—Qu'est-ce qu'il y a donc encore ?

Le visage de M. de Malthen avait prit une expression gouailleuse. Et ce fut du ton le plus calme qu'il annonça à son homme de paille la nouvelle :

—Zorka est partie.

Ces mots eurent le don de remettre M. Conrad d'aplomb sur ses talons.

—Vous en êtes sûr, Excellence ? Vous en êtes certain ?

—Parfaitement, répliqua M. de Malthen, elle a fait sauter cette serrure et a emporté la tête de Mirko.

Conrad laissa échapper de désordonnés mouvements de tête.

—Je vous disais bien aussi, Excellence, que de charcuter le corps de ce gredin-là, comme ça, ne nous porterait pas bonheur.

—Drôle ! fit le comte en levant la main, qui est-ce qui vous a permis de m'associer à votre fortune ?

—Oh ! monsieur mon Maître ! répliqua insolemment le valet, je crois que si Zorka allait tout simplement prévenir la police, celle-ci n'y regarderait pas par quatre chemins, et égaliserait joliment nos comptes !

Ce simple et judicieux raisonnement ramena M. de Malthen à ce calme dont si rarement il arrivait à sortir.

—C'est bien, répliqua-t-il, l'heure n'est pas de discuter... Je crois seulement...

—Qu'il faut savoir ce qu'est devenue Zorka ?

—Evidemment.

—Cette créature-là sait trop de choses... Il faut à tout prix lui fermer la bouche...

—Oui, mais adroitement.

—Oh ! Son Excellence peut compter sur moi... Je suis intéressé tout autant qu'elle au règlement de la question.

... Il faut la trouver et la ramener.

—Oh ! Je m'en charge.

—Et une fois retrouvée... et une fois ici, lui faire comprendre qu'elle doit rester à mon service...

—Eh ! oui, Excellence ! Eh ! oui ! Mais quelle satanée idée cet animal de Mirko a-t-il eue de se laisser mourir... Je vous demande un peu... Ça marchait si bien !

—Et il faut faire vite.

—Oui, Excellence ! Je le crois bien ! Mais qui est-ce qui va veiller maintenant sur les... pensionnaires de Son Excellence ?

M. Conrad avait vraiment des euphémismes charmants.

—J'y songe depuis l'instant où je me suis aperçu de son départ.

—Et Son Excellence a-t-elle trouvée ?

—Oui, je le crois, du moins...

—S'il m'était permis ?

—Oh ! tout simplement la vieille Ruth.

—La nourrice de Son Excellence ?

—Elle-même.

—Oh ! la mauvaise chienne ! Elle est si hargneuse... si méchante !

—Oui ! Elle les tiendra de court... C'est ce qu'il faut... Car, après le petit tour d'hier, il faut songer à redoubler de précautions.

(A suivre.)